

LES PROTESTANTISMES DEVANT LA BIBLE

Lors de la session précédente, j'ai souligné qu'il existe plusieurs Réformes et plusieurs protestantismes. Ils ont certes des points communs qui les rapprochent les uns des autres, mais il y a aussi entre eux des différences parfois considérables. Nous allons voir ce matin ce qui distingue la manière dont les radicaux, les luthériens et les réformés lisent, considèrent, et utilisent la Bible.

1. *Les radicaux*

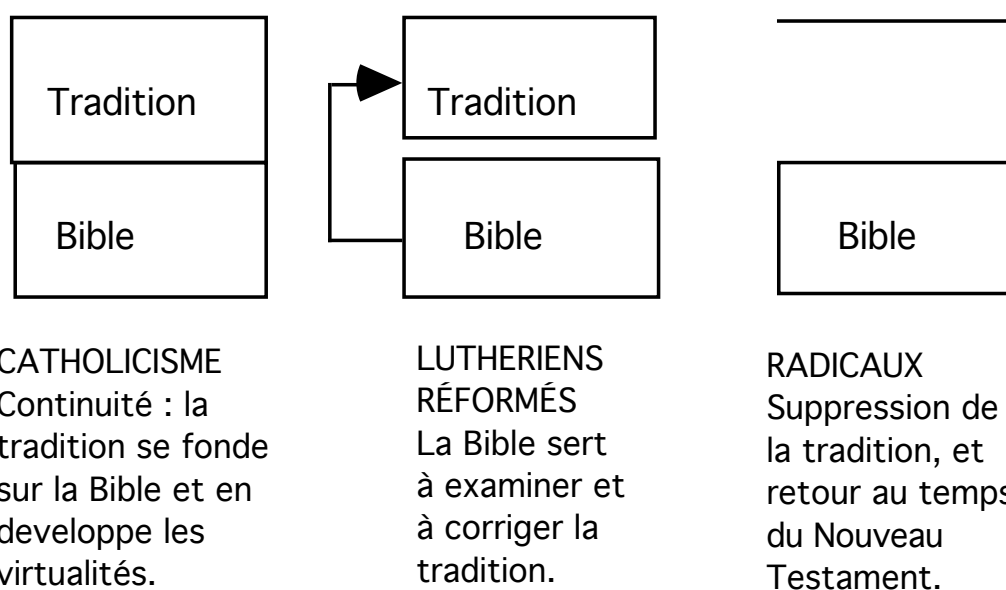
1. Traditio, Reformatio, Restitutio

Pour situer les radicaux, partons du problème du temps. Depuis l'époque du Nouveau Testament, des siècles se sont écoulés. Que s'y est-il passé ? Les chrétiens ont-ils été fidèles à l'évangile ou l'ont-ils gravement déformé et trahi ? À cette question, on a donné trois réponses différentes.

1. La première, celle du catholicisme romain, insiste sur la *treditio*, la transmission. De génération en génération, la vérité chrétienne s'est transmise et a été maintenue sans altération importante. Il y a identité de substance entre l'Église d'aujourd'hui et celle de l'époque apostolique. Rien d'essentiel n'a changé. L'institution ecclésiastique a assuré, et continue d'assurer une continuité sans déviance majeure.

2. La deuxième réponse, celle des luthéro-réformés, considère que l'Église a changé. Y sont apparus des idées, des rites, des doctrines, des sensibilités que les premières communautés chrétiennes ignoraient. Il importe de les examiner à la lumière du Nouveau Testament pour éliminer ce qui contredit son message, rectifier ce qui l'altère, et redresser ce qui s'est tordu. C'est la *reformatio* : ce qui existe doit être corrigé.

3. La troisième réponse, celle des radicaux, préconise la *restitutio*, ou reconstitution. Alors que la *reformatio* s'efforce de nettoyer, de purifier et d'amender l'Église existante, la *restitutio* veut, au contraire, la détruire, annuler l'apport des siècles, et revenir à l'époque apostolique. Il s'agit, comme l'écrit le zurichois Grebel, de rétablir « les usages des apôtres ». Luthériens et calvinistes luttent pour une Église catholique réformée, les radicaux pour l'Église primitive restituée.



La discussion sur le baptême des enfants montre bien la différence entre reformatio et restitutio. Grebel demande à Zwingli: « Quel passage de l'Écriture t'autorise-t-il à baptiser les bébés ? On doit interdire tout ce que la Bible ne commande pas expressément. » Zwingli rétorque : « Quel passage du Nouveau Testament me défend de baptiser les enfants ? Tu transformes le silence de la Bible en interdiction. » Zwingli veut supprimer ce à quoi s'oppose l'enseignement biblique (reformatio), tandis que Grebel entend tout fonder sur des textes de l'Écriture (restitutio). Pour Grebel, « ce qui ne nous est pas enseigné par des passages et des exemples bibliques clairs, nous devons le tenir pour clairement interdit », alors que Zwingli considère que tout ce que le Nouveau Testament ne condamne pas est permis.

2. Biblicisme et enthousiasme

En ce qui concerne la Bible, le thème de la restitution va donner naissance chez les radicaux à deux attitudes opposées.

Premièrement, à un biblicisme qui essaie de copier exactement le Nouveau Testament. Par exemple, il n'admet pas de concepts ou de termes qui ne se trouvent pas dans la Bible. On rejette le dogme trinitaire, parce que la Bible n'emploie nulle part des mots comme « substance », « personnes », ou « natures » pour parler de Dieu ou du Christ. On refuse de célébrer la Cène à un autre moment que le jeudi soir, puisque Jésus l'a instituée le soir du jeudi saint. On ne veut chanter que des psaumes, pas des cantiques, parce que l'église néotestamentaire n'en avait pas. Les groupes radicaux développent beaucoup la culture biblique et tombent souvent dans un littéralisme outré.

La deuxième attitude aboutit, au contraire, à la mise à l'écart du Nouveau Testament. Aux temps apostoliques, en effet, il n'avait pas été encore écrit. On avait des prophètes ou des apôtres inspirés à travers lesquels Dieu s'exprimait. Si on revient à l'église primitive, si on la rétablit, il faut donc supprimer les livres de la Nouvelle Alliance, mais aussi écarter ceux de l'Ancienne puisqu'elle est abolie. La véritable parole de Dieu est spirituelle et intérieure. Le Saint Esprit la dit directement au cœur et à l'âme des fidèles ; nous entendons sa voix au-dedans de nous, non dans les écrits bibliques. Aux

luthéro-réformés, le spiritualiste Schwenckfeld déclare : « Je recherche la Parole d'Esprit et de vie que Dieu le Père adresse lui-même à tous les coeurs croyants... Vous, au contraire, vous cherchez l'Écriture et le texte ». Müntzer s'indigne de ce que les docteurs en Écriture veuillent enfermer la révélation dans les livres, et qu'ils nient qu'elle se poursuive aujourd'hui. Devant le Christ, affirme-t-il, seule compte la foi du cœur ; le savoir ne sert à rien. L'action de l'Esprit dans sa vie fait le chrétien, et nullement la connaissance du grec et de l'hébreu. Il importe non pas de « dévorer toute la Bible », mais « d'intérioriser l'Esprit ».

Étrangement, le souci de conformité à l'Écriture conduit ici à l'abandonner, à « abolir l'Écriture par l'Écriture », à se servir de la « Bible contre les biblicistes », selon des expressions de Bernard Roussel. Ces deux attitudes, le biblicisme strict et le recours à l'Esprit, resurgissent à plusieurs reprises au cours de l'histoire du protestantisme.

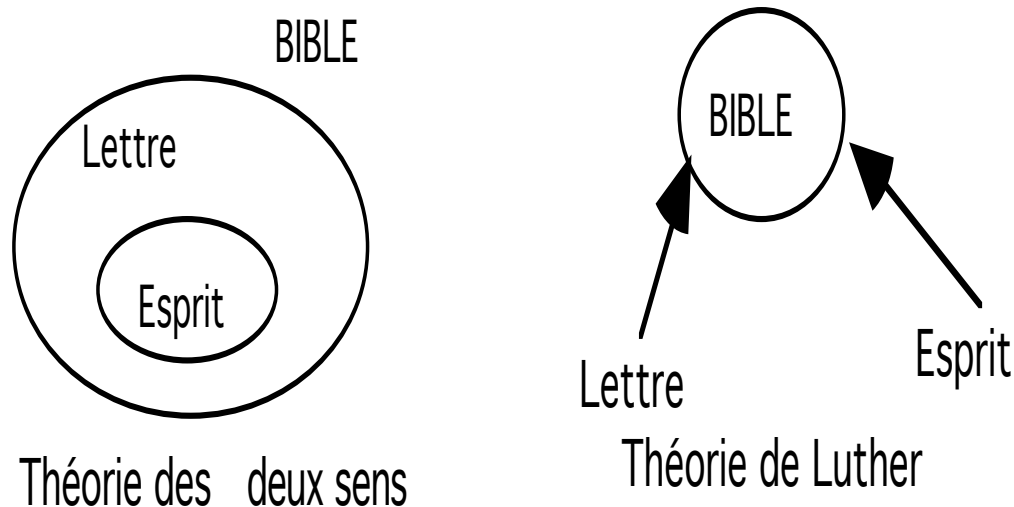
2. Le luthéranisme

Avec le luthéranisme nous avons une démarche très différente. Elle ne centre pas sur le problème du temps, mais sur celui du rapport existentiel entre le lecteur et le texte. Pour Luther, trois grandes bipolarités commandent la juste compréhension de la Bible : celle de la lettre et de l'esprit, celle de la loi et de l'évangile, celle du Christ et de l'Écriture.

1. La lettre et l'esprit

Le Moyen Âge appelle « lettre » le sens premier et immédiat d'un texte, celui qu'on perçoit d'emblée. Il appelle « esprit » le sens second, mystique ou spirituel du même texte, celui qu'on découvre quand on le lit comme une allégorie. Les deux sens se trouvent dans le texte, mais à des niveaux différents. Le premier, le littéral, correspond à l'extérieur, à la superficie, à la matérialité du texte, le second à son intériorité, à sa profondeur ou à son âme. Comprendre la Bible demande qu'on découvre à partir et à l'intérieur du sens littéral le sens spirituel qui s'y camoufle.

Pour Luther, la lettre et l'esprit se situent chez le lecteur de l'Écriture, et non dans le texte. Il ne s'agit pas de deux couches ou de deux niveaux différents de sens, mais de deux attitudes ou de deux relations différentes avec la Bible. Il y a « lettre » quand le sens du texte représente pour moi un objet que j'examine et que j'étudie du dehors, sans me sentir concerné ni impliqué. Il y a « esprit » quand je perçois et reçois ce même sens comme un message qui s'adresse à moi, qui me touche directement et personnellement, qui me transforme et change ma vie. Cette lecture existentielle ne contredit pas l'exégèse savante ; elle fait que le sens dégagé par l'étude scientifique du texte a une portée décisive pour moi.



2. La loi et l'évangile.

Cette deuxième bipolarité fonctionne de la même manière que la première. Luther n'entend pas répartir les écrits bibliques en deux catégories. On ne peut pas dire, par exemple, que l'Ancien Testament relève de la loi et le Nouveau de l'Évangile. Certains lisent toute la Bible comme une loi, alors qu'à d'autres elle dit l'évangile de la première à la dernière page. « Loi » définit une certaine manière de considérer et de recevoir le texte, tandis qu'« évangile » désigne une autre manière de le comprendre et de l'accueillir.

Entre la loi et l'évangile, la différence est la suivante : la loi menace et exige ; l'évangile promet et apporte. La Bible est une loi pour celui qui pense qu'elle lui indique son devoir, qu'elle lui prescrit comment il faut agir, être et vivre. La Bible est évangile quand nous y découvrons l'annonce de ce que Dieu nous a accordé, de ce que nous avons reçu de lui, de ce qu'il fait pour nous. « La loi, écrit Luther, nous commande d'aimer et d'avoir le Christ ; l'évangile nous apporte et l'amour et le Christ ». La loi et l'évangile ont le même contenu, mais le présentent autrement : la loi en fait une tâche que nous avons à accomplir, l'évangile y voit un cadeau qui nous est fait.

Prenons la parole « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Si on comprend que « tu aimeras » est un impératif, cette parole est une loi. Si on comprend « tu aimeras » comme un futur, on y voit un évangile, c'est-à-dire une promesse et un don. Aimer les autres n'est pas une obligation qui nous est imposée et que nous n'arriverons jamais à remplir, car il y a des gens que nous ne pouvons pas aimer, que nous ne parviendrons jamais à aimer ; aimer les autres, c'est ce que Dieu opère en nous : il nous rend aimant, nous qui ne le sommes pas naturellement et n'arrivons pas à l'être par nos efforts. La loi ordonne et condamne, l'évangile donne et sauve. La foi chrétienne lit la Bible comme évangile et non comme loi ; c'est en ce sens qu'on peut parler d'une foi évangélique.

3. Le Christ et l'Écriture

La troisième polarité se situe entre Jésus et le livre. Les livres bibliques ont pour fonction de faire connaître Jésus, de conduire à lui. En dehors de cette fonction, ils n'ont aucun intérêt pour le croyant, aucune valeur pour la foi. Ils n'ont de raison d'être et de

vérité que par le message qu'ils portent et font entendre. La Bible n'est parole de Dieu que dans la mesure où elle promet Christ (*was Christum treibt*).

Le sens et la vérité des textes bibliques se trouvent dans le Christ. Le Christ est le seigneur dont l'Écriture est la servante. Ceux qui citent des passages des Écritures qui vont contre l'évangile du Christ, qui vont dans le sens de la loi, se trompent. D'où le fameux passage du commentaire de l'épître aux Galates où Luther déclare :

« Peu m'importent les passages de l'Écriture ; quand bien même on en avancerait six cents en faveur de la justice des œuvres contre la justice de la foi, et en clamant que l'Écriture s'oppose à celle-ci. J'ai moi l'auteur et le seigneur des Écritures ».

Luther ne pense pas que la Bible se contredit, et contient des passages qui proclament la justice des œuvres. Mais il reconnaît qu'il existe effectivement des passages que peuvent lire et comprendre de cette manière ceux qui n'ont pas découvert ou reçu le message de la grâce qui justifie. Quand on lit les Écritures comme une lettre et une loi, en dehors de la lumière du Christ, sans l'Esprit, on n'y trouve pas la parole de Dieu que pourtant elles contiennent et on ne les comprend pas dans leur vérité. Il y a un va-et-vient incessant entre deux pôles à la fois distincts et indissociables : l'Écriture me conduit au Christ, et le Christ me donne la clef, me révèle le sens de l'Écriture.

Conclusion

Luther se préoccupe surtout de l'appropriation croyante de l'Écriture et peu des règles d'une exégèse rigoureusement scientifique. Bien lire la Bible implique que l'on se convertisse au Christ. Quand le Christ nous atteint et nous transforme, alors le sens de la Bible devient lumineux. Dans le cas contraire, on la comprend mal, on l'interprète de travers, même si on maîtrise les langues, même si on utilise les techniques littéraires les plus solides ou les plus sophistiquées. C'est une affaire de foi, de piété, non d'intelligence et de connaissance.

3. Les Réformés

Les Réformés ont une approche différente, dominée par la préoccupation de la fidélité de la prédication et de l'enseignement ecclésial à la Bible.

1. Sola et tota Scriptura

Leur démarche se caractérise d'abord par la formule *sola et tota Scriptura* (l'Écriture seule et toute l'Écriture). Cette formule appelle trois précisions

D'abord, le *sola* affirme que l'Écriture est la seule norme de la connaissance de Dieu, pas la seule source. Nous avons vu que pour les Réformés, Dieu se manifeste ailleurs que dans la Bible, mais seule la Bible permet de discerner ce qui ailleurs vient de Dieu et de le distinguer de ce qui n'en vient pas.

Deuxièmement, la Bible ne donne pas une connaissance totale de Dieu. Elle ne dévoile pas le secret et ne fait pas pénétrer dans l'intimité de son être. Elle ne dit et n'apprend pas tout. Elle nous enseigne seulement ce qui est nécessaire à notre salut. Pour les réformés, on ne doit en aucun cas essayer d'en savoir plus que ce que dit l'Écriture. Elle nous donne une connaissance véritable, sûre, mais limitée de Dieu ; chercher à franchir cette limite relève d'une curiosité frivole et blasphématoire.

Troisièmement, l'Écriture ne contient rien d'inutile ni de superflu. Tout ce qu'elle enseigne répond à une nécessité. On ne doit pas chercher à en savoir plus que ce qu'elle dit. On ne doit pas non plus croire et accepter moins que ce qu'elle dit. S'il ne faut rien lui ajouter, inversement, il ne faut rien en retrancher. On doit accepter tous ses enseignements, n'en laisser aucun de côté.

2. Les règles d'exégèse

Les Réformés, influencés par les méthodes humanistes d'étude des textes anciens, ont le souci de définir les règles d'une juste exégèse. Ils en indiquent trois

D'abord, il faut se soumettre au texte, chercher seulement à en dégager le sens, et ne pas broder, ne pas développer des interprétations subtiles pour faire étalage de son savoir, de son ingéniosité ou de son intelligence. Les prédicateurs et commentateurs doivent servir le texte, et non se servir de lui.

Ensuite, il faut expliquer le texte non pas pour répondre à une curiosité intellectuelle, à un désir de savoir, mais pour nourrir la foi des fidèles et pour les guider dans la vie chrétienne ; que l'exégète, le prédicateur, le catéchète laissent, donc, de côté ce qui ne sert à rien pour la vie chrétienne. L'exégèse a un but pratique, pas scientifique.

Enfin, on doit dégager l'intention de l'écrivain. La signification d'un texte, c'est ce que l'auteur a voulu dire en l'écrivant (un principe aujourd'hui très contesté). On découvre cette intention, en analysant soigneusement le texte dans sa langue originale, avec l'aide de dictionnaires, de grammaires, d'éditions savantes ; en établissant le plus exactement possible les circonstances historiques dans lesquelles il a été écrit, en le replaçant dans la situation où il a surgi ; en le lisant dans son contexte littéraire. Tout passage appartient à une argumentation qui en détermine le sens. On ne doit pas l'isoler de l'ensemble dont il fait partie. On a toujours tort de citer des versets bibliques séparés de leur contexte. À l'époque classique (16^{ème}, 17^{ème} siècles) les prédications réformées portaient pendant deux, trois mois, ou plus sur un livre, par exemple un évangile ou une épître, qui était lu et commenté dimanche après dimanche, les prédications successives s'enchaînant comme un feuilleton. Cette prédication ne tient pas compte de l'année liturgique et refuse de dépecer la Bible en péricopes et en textes du jour : l'unité de sens est le livre dans son ensemble, pas un verset ou un groupe de versets.

3. Le refus du fondamentalisme

Les Réformés affirment souvent que Dieu, ou plus exactement l'Esprit est le véritable auteur de la Bible, que les écrivains sacrés ont été seulement des scribes ou des secrétaires. Ils ne tombent ou ne versent cependant pas dans le fondamentalisme, même s'ils en paraissent parfois proches. Deux thèmes les en empêchent.

D'abord, la distinction entre la doctrine et sa formulation. La Bible contient une doctrine qui vient de Dieu, mais sa formulation est due aux écrivains sacrés. Ils n'ont pas déformé les enseignements divins, mais ils les ont exprimés chacun à sa manière. Ils ont pu se tromper en racontant des faits (ainsi s'expliquent les variantes entre les récits évangéliques). Ils partageaient les erreurs et les préjugés de leur époque ; leurs écrits, déclare Calvin, se ressentent de « l'obscurité du temps ». Le contenu de la Bible est divin, mais son expression est humaine, et en tant que telle sujette à l'erreur.

Un second thème, très important pour Calvin, permet d'éviter le fondamentalisme : celui de l'accommodation. Quand Dieu parle, il veut se faire comprendre de nous. Pour cela, il se met à notre portée, il tient compte de notre manière de voir les choses, de nos idées, de nos habitudes, de notre culture. Calvin le compare à une mère qui parle à son bébé un langage enfantin pour communiquer avec lui. Ainsi, le livre de la Genèse (1, 16) présente le soleil et la lune comme les deux principaux astres célestes. Nous savons aujourd'hui qu'il en existe quantité de plus grands. Le Saint Esprit en inspirant cette page s'est conformé aux connaissances des hommes de son époque, il a parlé à leur manière, dans leur langage, en fonction de leur savoir, car il avait pour but de leur apprendre que même les astres ont été créés par Dieu, et pas de leur enseigner l'astronomie.

4. Luthériens et Réformés devant la Bible

Je termine par une quatrième partie qui va comparer les positions des luthériens et des réformés sur deux points. Le premier concerne le fondement de l'autorité de la Bible, et le seconde ce qu'elle apporte aux croyants.

1. Qu'est ce qui fonde l'autorité de la Bible ?

À cette question, on donne deux réponses différentes :

La première, dominante dans le luthéranisme, insiste sur le témoignage unique que la Bible rend à Jésus Christ. Si elle est la référence suprême et normative pour la foi, c'est parce qu'elle fait connaître le Christ, parce qu'elle proclame l'évangile. Le schéma suivant rend compte de cette première réponse:

Bible-----> Christ, évangile

L'autorité de la Bible réside ici dans sa mission ou dans son objet, dans celui dont elle parle.

La seconde réponse, dominante chez les réformés, fonde la valeur de la Bible sur son origine. Par elle, Dieu nous parle et nous enseigne. La Bible a autorité parce qu'elle vient de Dieu. Le schéma suivant figure cette seconde réponse :

Dieu-----> Bible

L'autorité de l'Écriture réside ici dans le sujet qui s'exprime en elle, dans celui qui, en dernière analyse, en est l'auteur.

Ces deux réponses ne s'excluent pas ; on peut facilement les combiner (en superposant les deux schémas). On trouve aussi bien l'une que l'autre chez Luther et Calvin. Néanmoins, selon celle que l'on privilégie, on aboutit à des conséquences différentes.

La réponse dominante dans le luthéranisme établit un équilibre entre l'humanité de l'Écriture (elle constitue un témoignage rendu par des hommes) et sa divinité (elle rend témoignage à Dieu, ou, plus exactement, à ses interventions dans l'histoire). Ainsi s'explique qu'il y ait en elle, comme l'écrit Luther, de la paille et du foin, de l'or et du métal vil. D'où une très grande liberté envers le texte (il est humain) qui s'associe avec un très grand respect (il conduit à Dieu). Pour caractériser cette première réponse, on parle de « canon dans le canon ». Le croyant va de l'Écriture canonique à son cœur (le canon dans le canon), et à partir de ce cœur il lit l'Écriture canonique. Les écrits bibliques font découvrir ce qui constitue leur centre Jésus Christ ou l'évangile. À la

lumière de ce centre, on va lire, interpréter, structurer, hiérarchiser les diverses affirmations de l'Écriture : estimer, par exemple, que le « tu aimeras ton prochain » est central, et n'accorder aucune valeur, aucune pertinence à l'interdiction que les femmes parlent dans les assemblée ou qu'elle se coupent les cheveux. Il y a donc un va-et-vient continu : la Bible conduit au Christ, et le Christ éclaire la Bible.

La réponse de type réformé accentue la divinité de la Bible ; elle favorise une sacralisation du texte qui oublie son humanité. On tend à voir en lui non pas un témoignage rendu à la révélation, mais la révélation elle-même. Affirmer que Dieu ou le Saint Esprit est le véritable auteur de la Bible en favorise une lecture harmonisante. Chaque livre, chaque énoncé s'inscrit dans un ensemble dont il constitue une partie, et il faut le lire, l'étudier comme un élément d'une œuvre unique. Le principe dit de « l'analogie de la foi » affirme que tous les textes doivent s'accorder, s'emboîter, et se juxtaposer, un peu comme les pièces d'un puzzle. On expliquera, par exemple, une phrase de Matthieu par un verset de Jean ou par le passage d'une épître de Paul ; on cherchera le sens d'un chapitre de la Genèse dans les Psaumes ou dans l'Apocalypse.

De nos jours, dans le protestantisme, le principe du « canon dans le canon » tend à l'emporter très largement sur celui de l'analogie de la foi malgré la contre-offensive de l'exégèse dite « canonique » de l'école de Yale.

2. Qu'apporte l'Écriture ?

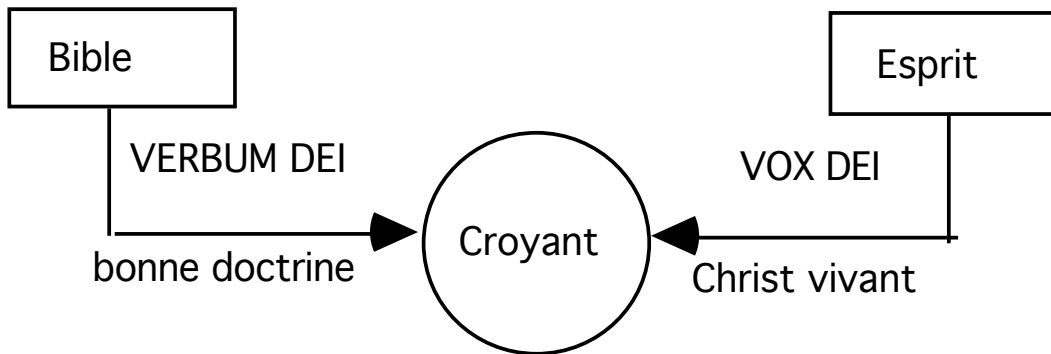
À cette question également, on donne deux réponses. Pour la première, la Bible rend le Christ présent ; elle le fait rencontrer existentiellement. Pour la seconde, la Bible donne un savoir juste sur le Christ.

La première réponse considère que l'Écriture nous met en contact avec le Christ. L'Écriture apporte certes un enseignement, mais surtout une présence et une puissance. Ce qu'il y a d'unique et de décisif dans le Nouveau Testament ne réside pas seulement ni principalement dans le contenu de ce qu'il dit, mais surtout dans la rencontre qu'il suscite. D'où la formule luthérienne : *Spiritus in verbo operans*. L'Esprit agit dans le texte ; le texte est source ou canal d'une vie nouvelle. Le schéma suivant figure cette première réponse :

Esprit---> Bible ---> Fidèle = *Christus vivans in/pro nobis*

L'Esprit par le moyen de la Bible rend le Christ présent pour et en nous.

La seconde réponse se trouve, entre autres, chez Calvin. Pour lui, la rencontre existentielle avec le Christ se fait par l'action interne de l'Esprit, et non par le livre. Dans la Bible, on lit le *verbum Dei* (le discours de Dieu) on n'y entend pas la *vox Dei* (la voix de Dieu). Il n'y a parole de Dieu que lorsque se rencontrent et se conjoignent le *verbum Dei*, le discours figé et la *vox Dei*, la voix vive. On peut représenter cette position par le schéma suivant :

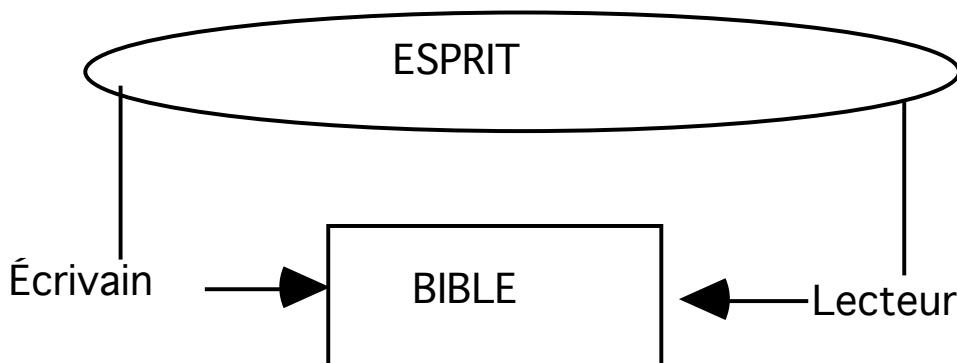


D'un côté, sans l'Esprit, l'Écriture n'est qu'un texte inerte et mort, comparable à un cadavre que l'on dissèque. Si la dissection d'un cadavre apprend beaucoup de choses sur l'anatomie d'un être humain, par contre elle ne permet pas une relation personnelle avec lui. De même, sans l'Esprit, on peut déduire de la Bible un savoir juste sur Dieu, et en tirer la bonne doctrine, mais on ne rencontre pas le Christ

De l'autre côté, l'Esprit agissant dans nos coeurs ne nous apprend rien ; il ne délivre aucun enseignement ni ne nous donne le moindre savoir. Il ne permet pas de formuler des doctrines. Il ne prononce pas de paroles et ne suscite pas de discours. Il ne fait rien d'autre que de rendre parlant le texte de l'Écriture. S'opposant aux radicaux, Calvin écrit : « Ce n'est pas... l'office du Saint Esprit de... forger nouvelle espèce de doctrine... mais plutôt de sceller et de confirmer en nos coeurs la doctrine qui nous y [dans la Bible] est dispensée ». L'Esprit ne communique pas un savoir ; il fait que le savoir communiqué par la Bible devient pour nous une vérité pas seulement intellectuelle, mais aussi existentielle.

Les Réformés disent : *Spiritus cum verbo operans, cum* voulant dire « avec ». La Bible fournit ici un contenu, elle ne constitue pas un événement. L'événement relève de l'Esprit, et la parole de Dieu se fait entendre et nous atteint quand la Bible et l'Esprit se rencontrent, et que s'opère la conjonction du *verbum* et de la *vox*.

Dans cette perspective, l'inspiration du lecteur de la Bible a autant d'importance que celle des écrivains sacrés. L'Esprit intervient aussi bien au niveau de la lecture qu'à celui de la rédaction des textes, ce qu'on peut figurer par le schéma suivant :



C'est pourquoi, dans les cultes réformés, la lecture de la Bible est précédée d'une prière d'illumination qui demande à l'Esprit d'agir, pour que le texte lu devienne parole vivante. Sur cette deuxième question, le protestantisme actuel a tendance à se rallier à la

réponse réformée plutôt qu'à la luthérienne qui ne lui semble pas rendre vraiment justice à l'Esprit, qui le lie trop au texte de l'Écriture.

Conclusion

Il ne faut pas opposer trop fortement luthériens et réformés. Ils ont beaucoup de choses, et de choses essentielles en commun. À l'inverse, on ne doit pas trop rapidement harmoniser leurs démarches et leurs positions. S'il n'y a pas de désaccord fondamental, on constate des différences sensibles d'accentuation. Elles sont aujourd'hui moins nettes qu'autrefois et naguère, parce qu'il y a eu des mélanges, des influences réciproques. On rencontre fréquemment des réformés qui ont une foi et des positions de type luthérien, et des luthériens qui ont une foi et des positions de type réformé.

En fait, les proximités et les différences ont permis des débats, où chacun a écouté l'autre et s'en est enrichi. Il en est résulté une convivialité qui rend aujourd'hui les luthériens et les réformés beaucoup plus proches les uns des autres qu'ils ne le sont des radicaux ou des catholiques, ce qui n'était pas le cas aux seizième et dix-septième siècles.

André Gounelle

Pomeyrol, décembre 2005